

# RÉSÉDA

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

ILLUSTRATIONS A. PÉCOUD

---

Nouvelle édition

---



Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

**La trilogie Daubry :**

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p. 17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

**La trilogie de Galadoc :**

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

**La trilogie de Galadoc :**

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À PARAÎTRE)

**La bilogie de Gildas :**

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

# RÉSÉDA

---

## PREMIÈRE PARTIE

### I

« MÈRE, ne veux-tu pas me mener aujourd'hui au Luxembourg ? vois, la rue est pleine de soleil, et il y a si longtemps que je n'y suis pas allée ! »

Et, pour appuyer sa demande, la petite Madeleine grimpa sur une chaise, et, passant avec une tendre câlinerie ses deux bras autour du cou de madame Lemoine, qui écrivait, elle mit plusieurs baisers sur son front incliné. La jeune femme tourna vers l'enfant son regard profondément mélancolique, puis, en voyant cette petite figure suppliante et curieuse, elle sourit. La petite fille épiait l'effet que produirait cette soudaine caresse. Le radieux sourire de sa mère lui parut un consentement. Elle sauta à terre et alla décrocher un petit chapeau de paille marron appendu à un clou derrière la porte.

« Tu te presses trop, Madeleine, dit madame Lemoine sans quitter sa plume ; je ne sortirai pas avant d'avoir fini cette lettre que je veux mettre à la poste. »

Madeleine se leva sur la pointe des pieds, ce qui lui permit d'examiner la page commencée.

« La longue lettre ! dit-elle, elle est bientôt finie, n'est-ce pas, ma petite mère ?

— Bientôt, oui, ma fille ; mais, si tu veux qu'elle finisse, ne me parle pas. Qu'as-tu fait de ta poupée ?

— Elle est couchée, maman ; elle dort.

— Réveille-la.

— Maman, elle est fatiguée, et elle est si jolie dans son petit lit !

— Tu ne veux plus jouer, c'est bien ; mais alors tu ne la mèneras pas promener.

— Ah ! maman, je n'y avais pas pensé ; je vais l'habiller pendant que tu finis ta lettre. »

Madeleine prit sur ses genoux un berceau couvert, entrouvrit doucement les rideaux, sourit à sa poupée, qui malgré son sommeil avait les yeux ouverts ; la leva et commença sa toilette avec les phrases murmurées à demi-voix, les airs de tête, les ménagements infinis, les mille petites façons charmantes avec lesquelles une jeune mère habille son enfant nouveau-né.

La plume de madame Lemoyne courait de nouveau sur le papier, et le moment ne nous paraît pas mal choisi pour esquisser le portrait des deux principaux personnages de cette histoire.

Madame Lemoyne, petite, brune et pâle, a une de ces figures sur lesquelles il est difficile de mettre un âge exact. En la regardant de près, on reconnaît qu'elle est fort jeune encore ; mais son visage sans fraîcheur a été prématurément vieilli par les soucis et les chagrins. Ceci se lit dans l'expression générale de sa physionomie, empreinte d'une souveraine tristesse. Ses yeux noirs et beaux ont le regard profond et désolé ; sa bouche finement dessinée n'a que de rares sourires.

À Paris, les locataires d'une même maison demeurent étrangers les uns aux autres. On est voisin sans se connaître ; chacun vit pour soi et en soi. Madame Lemoyne était demeurée parfaitement inconnue à ceux qui habitaient le même toit qu'elle, mais elle avait été remarquée par les enfants, ils l'appelaient entre eux la *Dame triste*, et chacun savait, sans se l'être dit, de qui ils voulaient parler.

Madeleine a sept ans. C'est une enfant d'apparence frêle et d'une grande délicatesse de constitution. De ses petites épaules arrondies et basses s'élève, comme une tige élégante, son cou étroit, blanc et flexible. Ses traits sont peu réguliers, peu accusés ; ses cheveux sont blonds sous le soleil, châains dans l'ombre ; ses yeux sont noirs et doux ; sa bouche, dont la lèvre supérieure est

imperceptiblement allongée, ne semble faite que pour le sourire et le baiser. On aime, on contemple volontiers ce petit visage pâle, mais d'une pâleur douce et saine, et l'on pense involontairement que cet œil aimant ne saurait prendre une expression méchante, que cette petite bouche ne pourrait prononcer une parole dure. Les mouvements de Madeleine sont plutôt lents que vifs ; elle marche légèrement, elle s'assied avec grâce ; elle se pose ici et là comme l'oiseau sur les branches de l'arbre qu'il a choisi pour sa demeure. Sa physionomie est mobile dans sa constante suavité. Tantôt c'est un sérieux ravissant, tantôt une joie bien sentie, quelquefois une mélancolie charmante. Faites-lui raconter la mort de son bouvreuil, les belles choses qu'elle a vues chez Séraphin, la colère d'un enfant, et vous verrez tour à tour se refléter dans son clair regard ces expressions diverses avec leurs nuances les plus insaisissables. Où a-t-elle pris cette mélancolie, ce sentiment, qui se peignent hâtivement sur ses traits délicats ? C'est le secret de Dieu, qui a donné à l'âme de cette enfant une sensibilité précoce, un épanouissement prématuré. Ordinairement, chez les enfants de cet âge, l'âme sommeille, la vie physique paraît surtout se développer en eux. Chez Madeleine, l'âme est vivante et visible ; c'est une fleur, tôt éclose, qui a déjà un certain parfum.

L'appartement qu'habitait madame Lemoyne était situé au quatrième étage dans la rue des Postes. Une propreté extrême, qui lui donnait l'aspect d'une grande cellule, était son seul luxe. Sur une table étaient placés des objets dont la vue faisait connaître à quel genre de travail elle demandait sa subsistance et celle de sa fille. De la mousseline de toutes nuances, des fleurs commencées, des bouquets à moitié montés, formaient à un des angles, un délicieux fouillis de ces riens tant appréciés par des yeux féminins. Madame Lemoyne était fleuriste en chambre, et, comme elle avait donné des preuves d'un goût exercé, l'ouvrage ne lui manquait pas.

Ainsi qu'on pouvait le penser, la lettre et la toilette de la poupée se terminèrent ensemble, et rien ne s'opposa plus à la promenade promise. Elles sortirent et traversèrent d'un pas rapide la rue d'Ulm et celle des Ursulines, dans lesquelles retentit

un si faible écho du bruit étourdissant de la grande ville, que le provincial se croirait volontiers chez lui si, à sa droite et à sa gauche, ne s'élevaient le dôme du Panthéon et celui du Val-de-Grâce. Madame Lemoyne fit une courte halte au bureau de poste, placé tout contre l'établissement des sourds-muets, et puis elles se remirent en chemin.

Dans la rue d'Enfer, beaucoup de choses commencèrent à intéresser Madeleine. Les omnibus, les fiacres et ces milles choses de diverses formes qui sillonnent les rues de Paris, se croisaient lents ou rapides, et il y avait des passants. Une fois entrée dans le jardin, madame Lemoyne ralentit le pas, et la promenade continua plus lentement. C'était un jeudi, et il n'y avait cependant que peu d'enfants. L'aristocratie en herbe ne prend pas ordinairement ses ébats dans les magnifiques allées du Luxembourg. C'est dans celles des Tuileries qu'elle fait courir ses cerceaux et bondir ses balles. Çà et là cependant se voyaient des groupes enfantins, dont Madeleine suivait de l'œil, en passant, les évolutions rapides. Ce n'était pas qu'elle eût le désir de s'y mêler ; elle n'aimait pas les jeux bruyants. Entendait-elle un garçon élever la voix pour quereller un camarade, elle devenait toute tremblante et toute pâle, et, si la colère s'en mêlait, si quelque coup était lancé, ses yeux se remplissaient de larmes, et elle s'enfuyait comme une colombe effarouchée.

« Oh ! les méchants, les méchants ! disait-elle en se jetant au cou de sa mère, ils se disent des gros mots et ils se battent. »

Et toutes les explications ne pouvaient diminuer la durée de cet accès de sensibilité, qui se produisait chaque fois qu'une scène de violence se passait sous ses yeux. Aussi préférait-elle cent fois une promenade comme celle qu'elle faisait, sa poupée entre les bras, et sa main dans la main de sa mère, aux parties les plus tentantes, aux jeux les mieux organisés. Madame Lemoyne écoutait avec complaisance ses interminables questions et ses remarques enfantines, empreintes parfois d'une raison et d'une finesse au-dessus de son âge.

Elles descendirent jusqu'au bassin et en firent plusieurs fois le tour. Madeleine aimait l'eau et les cygnes, et, si sa mère l'avait

permis, elle aurait volontiers passé son après-midi, penchée sur le bassin, les yeux sur sa surface mobile ou suivant le majestueux promeneur au bec jaune, qui arrivait parfois, attiré par ses tendres appels. Mais le jeudi était consacré au changement d'air, et madame Lemoyne n'accordait, pour motif hygiénique, que des haltes courtes et rares.

Elle avait d'ailleurs une préférence marquée pour les endroits les plus isolés du Luxembourg. C'était pour la jeune femme une bonne fortune quand les allées sinueuses et pleines d'ombre de la petite Provence, qui formait comme un jardin particulier dans l'immense jardin, n'étaient pas trop envahies par d'autres promeneurs. Elles y marchaient longtemps, respirant l'air embaumé par les lilas en fleur, faisaient en passant une visite à la Velléda de Maindron, un chef-d'œuvre que Madeleine aimait d'instinct, et puis regagnaient leur logis, la mère moins sombre et l'enfant moins pâle.

Ce jour-là, la promenade ne se prolongea pas autant, madame Lemoyne avait un travail pressé ; on n'alla pas jusqu'à la petite Provence ; sur la prière de Madeleine, elles revinrent vers le bassin ; mais les cygnes l'avaient quitté.

« Allons nous reposer un instant près de sainte Geneviève, maman », dit Madeleine.

Cinq minutes plus tard, elles étaient assises sur le banc placé non loin de la statue qui représente la patronne de Paris. Cette place était celle que Madeleine choisissait pour se reposer. Devant elles miroitait l'eau du bassin ; à leur droite se trouvait l'allée qui passe devant le palais, et qui offre toute l'animation d'une rue.

« Je voudrais demeurer dans un beau jardin comme celui-ci, disait Madeleine ; et toi, maman ?

— Il est en effet plus agréable de voir le ciel et les arbres que des maisons, répondit madame Lemoyne avec un soupir.

— Oh oui petite mère ! quand j'entre ici, je sens quelque chose qui me fait du bien, reprit Madeleine en posant la main sur sa poitrine. Il me semble que je deviens grande, grande comme toi. Et il y a dans ce jardin de si jolies choses, les oiseaux sont si gentils et ils chantent si gaiement ! Je t'assure que je voudrais bien

être un oiseau, si les oiseaux avaient une âme. Regarde celui-ci comme il est familier ! « Petit ! petit ! » Bon ! le voilà parti parce que je lui ai parlé ; pourtant la sainte le laissait bien se percher sur son bras. Elle est bien belle, sainte Geneviève, maman ! quels beaux cheveux elle avait, ses tresses tombent jusqu'à ses genoux. Eh bien, j'aime encore mieux celle du Panthéon ; tu sais ! elle est en petite fille, à genoux, et elle arrête un vilain homme drôlement habillé qui s'appelle... tu me l'as dit l'autre jour et je l'ai oublié.

— Attila ?

— Attila, répéta Madeleine en accentuant de sa voix d'ange ce terrible nom devenu harmonieux en passant par ses lèvres, je m'en souviendrai. Est-elle gentille, sainte Geneviève ! celle-là, pas celle-ci. Celle-ci a l'air fier, plus fier même que cette belle dame qui a une couronne et qui tient un livre.

— Pauvre femme ! pauvre reine ! murmura madame Lemoyne, dont le regard avait suivi le petit doigt de Madeleine tendu vers la statue qui s'élevait à leur gauche.

— Tu dis cela tristement, mère.

— Elle a été si malheureuse !

— Raconte-moi son histoire, je t'en prie », dit l'enfant en se rapprochant de madame Lemoyne et en levant vers elle son regard devenu curieux et attentif.

Madame Lemoyne savait qu'il eût été difficile d'éluder cette demande. Quand l'intérêt de Madeleine était excité, il fallait qu'elle sût. Dans un langage approprié à l'âge de celle qui l'écoutait, elle fit le récit demandé en commençant par ces mots sacramentels : Il y avait une fois...

« Ce n'est pas un conte, c'est bien une histoire ? demanda Madeleine, qui avait écouté religieusement.

— Hélas ! oui, c'est de l'histoire, ma fille.

— Et comment s'appelle-t-elle, cette pauvre reine Marie, de son nom de famille ?

— Marie Stuart.

— Marie Stuart ! Je ne l'oublierai jamais, maman, car, vois-tu, je l'aime beaucoup, Marie Stuart. »





Madeleine aimait l'eau et les cygnes

Et, appuyant ses doigts réunis sur sa petite bouche, elle en détacha un baiser qu'elle envoya d'un geste à cette figure de marbre sur laquelle sa mère venait de mettre un nom. En ce moment, une jeune femme, portant le costume d'une ouvrière à l'aise, passa, traînant un enfant débile qui paraissait à peine âgé de quatre ans.

« Ah ! maman, voilà Victor, un de mes petits camarades de l'asile, dit Madeleine. Bonjour, Victor. »

La mère entendit la douce voix de la petite fille ; elle se détourna.

« Vous n'allez pas aujourd'hui à l'asile ? demanda-t-elle.

— Non, madame, c'est congé.

— Oui, mais la directrice a dit hier aux enfants de s'y rendre. Il y a des dames, des Anglaises, qui ont annoncé leur visite. Votre petite n'était donc pas à l'asile hier, madame ?

— Non, il m'avait été impossible de l'y conduire, répondit madame Lemoyne.

— Maman, dit Madeleine, quand Victor et sa mère se furent éloignés, madame Laserre ne sera pas contente de ne pas me voir arriver, puisqu'il y a des dames ; je suis monitrice générale cette semaine.

— Veux-tu que je te conduise ? demanda madame Lemoyne, qui souriait malgré elle de l'air grave qu'avait pris Madeleine en parlant de sa dignité.

— Oui, petite mère, s'il n'est pas trop tard. »

Madame Lemoyne consulta sa montre et se leva.

« Viens », dit-elle.

Elles reprirent le chemin qu'elles avaient déjà parcouru. Arrivée au seuil d'une maison devant laquelle flottait un drapeau tricolore terni, madame Lemoyne détacha le chapeau de Madeleine, mit un baiser sur sa joue toute rose de sa promenade, et ne s'éloigna qu'après l'avoir vue franchir le seuil de la porte ouverte.

## II

A VEZ-VOUS quelquefois pénétré, mes lectrices, dans un de ces sanctuaires de la petite enfance, qu'on appelle une salle d'asile ? Avant d'être femme du monde on est mère, et vous avez certainement éprouvé un sentiment de profonde pitié quand le hasard ou votre charité vous a conduites dans les quartiers pauvres d'une grande ville. Hélas ! il ne s'agit plus ici de vos gracieux bébés si dorlotés, si parés, comblés de soins et de tendresse. L'ennui qui attriste, le froid qui fait trembler les membres, la faim qui tord les entrailles, sont des inconnus pour ceux-là, oiseaux frileux qui s'élèvent dans une cage dorée par les mains maternelles, et dont les petits pieds bien blancs ne se heurtent aux cailloux de la route que quand les ailes ont poussé. Ici l'enfant, enfermé toute la journée dans un étroit appartement sans air et sans soleil, languit et s'étiole sous les yeux de sa mère, qui, travaillant pour le faire vivre, ne peut le faire sortir. Là il roule dans la fange du ruisseau, il prête son oreille innocente aux propos de la rue, il est battu par le plus fort, il sert de jouet au plus oisif, et plus tard il rendra ce qu'on lui a malheureusement prêté, et il étonnera tout le monde par sa perversité précoce. Le premier souffrira physiquement de sa perpétuelle réclusion ; et, qui sait ? enfermé un jour néfaste par sa mère, que la nécessité aura poussée dehors, il contribuera par une imprudence dont il n'a pas conscience à éteindre le souffle de vie qui l'anime. Le second se fera écraser par une voiture ou se relèvera du pavé la mémoire et le cœur prématurément souillés.

Tel est, en général, le sort de l'enfant du peuple, de l'enfant pauvre dans les villes, moins heureux mille fois que celui des campagnes, qui, du moins, respire un air pur, et qui, vivant isolé, n'a rien à démêler avec la contagion du mauvais exemple.

Il n'est pas de femme qui puisse, sans un serrement de cœur, constater le misérable état de délaissement dans lequel vivent ces petits êtres dont il serait pourtant si important de former de

bonne heure le cœur et l'âme. À ce mal, les cœurs généreux ont enfin trouvé un remède. C'est la salle d'asile. Il y a des aveugles qui ont voulu en faire l'ennemie du foyer domestique, en disant que c'était un vol fait à la famille. Enlever si tôt un enfant à sa mère, s'écrient-ils, n'est-ce pas inhumain ? Ce qui est inhumain, c'est de laisser sur les bras d'une femme épuisée par les souffrances, accablée par le travail, un petit être qui, n'ayant plus l'immobilité de la première enfance, s'agite autour d'elle, la tourmente, trouble son travail et devient pour elle un perpétuel sujet d'inquiétude. Et encore nous supposons une mère chrétienne, dévouée, patiente comme elles le sont presque toutes ; mais il y a des exceptions, surtout dans les villes populeuses, où la foi se perd si vite et où les plaisirs du dehors sont une continuelle tentation. Laisser à une femme d'un caractère emporté et d'habitudes peu régulières un enfant qui lui semble embarrassant, voilà ce qui est inhumain. Tantôt elle le caresse, et tantôt elle le brusque ; tantôt elle est sévère jusqu'à la dureté, et tantôt elle se ploie à ses plus bizarres caprices quand elle est fatiguée de ses cris. Ce même enfant, trop petit pour aller à l'école et trop grand pour ne pas désertier son berceau, est conduit à la salle d'asile, où il fait chaud pendant l'hiver et où il se trouve un préau dont les arbres verdissent pendant l'été. Il y passe sous la direction d'une femme plusieurs heures pendant lesquelles il joue et il s'instruit sans fatigue. Sa mémoire se meuble, à son insu, de bonnes, douces et intéressantes choses ; il entend parler d'un Dieu qu'il aime, de sa mère ; on parle souvent aux petits enfants de leur mère, c'est la corde sensible, le grand moyen de pénétrer jusqu'à leur cœur. Il prend là, sans effort, sans se faire violence, des sentiments de piété, de probité, de dignité ; des habitudes de discipline, de véracité, de propreté. On lui fait aimer et respecter tout ce qui est bien, afin que plus tard il déteste tout ce qui est mal.

Et quand, le soir, la mère, qui a pu travailler en paix, accourt impatiente, quelles caresses échangées, quels baisers donnés et reçus ! Comme ils sont heureux de se revoir, heureux de se retrouver ! Les moments qui suivront l'arrivée à la maison seront

pleins de charme ; l'enfant, qui se voit l'objet de l'attention générale, chantera ses cantiques, redira les pieuses leçons apprises ; et cet apôtre aux cheveux blonds, à la voix argentine, sera choyé, et, ce qui vaut mieux encore, écouté par tout le monde. Ceux que sa gaieté et sa vivacité enchantent auraient été lassés par sa turbulence et ses exigences et rien ne leur semble doux comme le gazouillement de l'oiseau rentré au nid.

L'œuvre des salles d'asile est une œuvre d'une haute portée morale ; et, à ceux qui accueillent cette assertion par un sourire d'incrédulité, à ceux qui ne comprennent pas l'importance attachée à l'enfant qui ne fait que balbutier, on pourrait dire : Est-il sage de penser que le plant qui croît sans soutien, et dont le premier jet est défectueux et tors, sera facile à redresser une fois devenu arbre et même arbuste ? Est-il raisonnable d'espérer que le fruit naissant, rongé par un ver malfaisant, devienne savoureux et sain ? Est-il permis de supposer que l'enfant, trop tôt initié au mal et livré à une liberté dont il s'empressera d'abuser, sera un adolescent soumis et ami du travail, un homme disposé à suivre la voie droite ? Non, cela n'est pas possible, et, les petits enfants étant le germe des sociétés futures, il est prudent de s'en occuper, de jeter le bon grain dans la terre féconde et de préparer pour l'avenir des hommes dociles à la voix du devoir, dont les principes soient solides et la volonté puissante pour le bien. Cette grande pensée a été celle qui a présidé à la création d'une chose en apparence infiniment petite, l'éducation des enfants commencée au berceau.

Quand Madeleine arriva à la salle d'asile, les exercices étaient commencés ; les enfants montaient à l'estrade. Elle alla prendre sa place, après avoir fait sa plus belle révérence aux dames assises un peu en arrière de la directrice.

« La gracieuse enfant ! » dit la plus jeune en se penchant à l'oreille de sa voisine, femme brune, d'âge moyen, belle de taille et de visage, mais dont l'air hautain contrastait avec l'air humble et doux de celle qui lui parlait.

« Gracieuse peut-être, mais pas jolie, répondit-elle avec un accent britannique des plus prononcés. Je trouve tous ces enfants

de France laids, malingres et vulgaires. Cherchez parmi ces petites filles, Hélène, une enfant qui puisse être comparée à Mary, ajouta-t-elle en abaissant son impérieux regard sur une petite fille qui se tenait debout près d'un homme au visage sec et allongé.

— Ce ne serait pas ici qu'il faudrait établir une comparaison, répondit doucement miss Hélène ; ces enfants sont pauvres, Charlotte.

— Madame attend pour commencer que vous gardiez le silence, murmura leur voisin.

— J'en suis fâchée, sir John, répondit l'altière insulaire ; mais si, pour complaire à Hélène, j'ai consenti à visiter cet établissement, je n'entends pas pour cela...

— Maman, interrompit la petite fille en secouant d'un air impatient ses longues boucles dorées, taisez-vous. »

À cette injonction étrange sortie des lèvres roses de la petite fille, lady Barton l'embrassa en l'appelant : Mon ange ; et se tournant vers la directrice, elle écouta d'un air distrait la leçon qui commençait.

Une première visite à un asile n'est pas faite pour inspirer de l'ennui. C'est un continuel mouvement, un changement à vue permanent. La marche vers les tableaux, les évolutions autour, qui se font en chantant, les mains des uns appuyées sur les épaules des autres, sont on ne peut plus gracieuses. On ne se lasse pas de regarder ces têtes brunes ou blondes, ces yeux naïfs au pur rayon.

Les moniteurs ont une physionomie grave. Une fois au repos, ils jouent et ils régentent tour à tour. Puis on s'avance vers les gradins ; filles et garçons se tiennent par la main, se rangent et s'asseyent avec ordre. Il y a bien ici ou là un bras qui s'allonge pour adresser une tape, des lèvres qui donnent un baiser, une tête qui se ploie sous le sommeil ; mais ces détails ne nuisent pas à l'ensemble.

On écoute les leçons avec une certaine attention, et vingt petites voix claires se réunissent pour répondre aux questions.

Ils aiment Jésus, parce qu'il est bon ! Le nom sacré, prononcé par ces lèvres pures, a une harmonie vraiment divine. Ces petites scènes ont leur intérêt, et la jeune fille qui répondait au nom de

Hélène regardait, écoutait et admirait avec quel talent réel la directrice remplissait ses modestes fonctions.

Elle tint pendant une heure suspendu à ses lèvres le regard mobile de ses petits auditeurs, changeant adroitement le sujet d'étude quand la lassitude allait venir, et le remplaçant à propos par un jeu, les instruisant sans fatigue, pétrissant de ses mains habiles et exercées ces jeunes cœurs et ces intelligences à peine éveillées, pour y déposer le germe de tous les bons sentiments, de toutes les connaissances utiles, et n'oubliant jamais l'âge de ceux auxquels elle savait parler un langage qu'ils pussent comprendre. On devinait la mère de famille sous la directrice, et elle accomplissait sa tâche comme elle le devait faire, maternellement. Aussi, comme tous ces petits êtres la payaient de son dévouement par des témoignages d'affection et d'innocentes caresses qui prouvaient la bonté de celle que les plus petits d'entre eux appelaient instinctivement leur mère.

Lady Barton s'ennuyait, consultait souvent sa montre et, au moment où l'un des exercices finissait, elle demanda à miss Hélène si elle n'avait pas assez vu.

Mais l'enfant interposa de nouveau son autorité et déclara qu'elle voulait rester.

Ce petit débat arriva aux oreilles de la directrice. Elle s'approcha des visiteuses.

« Encore un peu de patience, madame, dit-elle avec un sourire ; il est quatre heures moins un quart.

— Faites-les jouer, madame, s'écria Mary impétueusement, je vous en prie. »

La directrice fit un signe d'assentiment et, retournant à sa place :

« Mes enfants, dit-elle, vous avez été sages et vous méritez une récompense. Vous pouvez demander le jeu qui vous plaira.

— Les fleurs ! madame, les fleurs ! crièrent vingt petites voix.

— Je le veux bien », dit-elle.

Et elle appela six enfants, trois garçons et trois filles ; puis, frappant dans ses mains, elle entonna le refrain :

Dansons, chantons en chœur,  
 Pâquerettes, violettes,  
 Dansons, chantons en chœur ;  
 Chantons la chanson des fleurs,  
 Et répétons : vivent les fleurs.

Puis, chacune des fleurs prit tour à tour la parole. La dernière qui parlait fut l'humble réséda. Il disait :

Moi, je ne suis pas belle ;  
 Le bon Dieu me donna  
 Le parfum qui décèle  
 Le petit réséda.

Ce fut Madeleine qui chanta ce couplet d'une voix si douce, si perlée, si émue, qu'elle ravit ses auditeurs. Miss Hélène l'attira à elle, lui glissa un petit sac de dragées dans sa poche, l'embrassa et mêla son harmonieuse voix aux autres pour lui dire :

Venez, venez, charmante.  
 À nos jeux mêlez-vous ;  
 Venez, fleur odorante,  
 Et jouez avec nous.

La classe était finie, on fit la prière. Quand elle fut achevée, les visiteurs se levèrent et sortirent, après avoir remercié la directrice et répondu aux saluts des petits enfants. Miss Hélène et sir John, en passant devant les petites filles, envoyèrent d'un geste un adieu particulier à Madeleine, en disant : « Au revoir, petit Réséda. »

Les enfants se tournèrent vers elle en souriant ; et, une fois arrivés dans le préau, ils la poursuivirent de cette épithète... Elle les fit taire en leur distribuant les dragées de la jeune Anglaise, et, quand madame Lemoyne se présenta pour la reprendre, elles étaient depuis longtemps croquées.

« Oh ! chère maman, dit Madeleine en se suspendant au bras de sa mère, que je suis contente d'avoir pensé à venir tantôt. Il y avait à l'asile une jolie dame qui m'a embrassée, qui m'a donné des dragées et m'a appelée Réséda. Il y avait aussi une petite fille, mais qui... De quel côté vas-tu donc, mère ?



— J'ai une course à faire sur la place Saint-Sulpice, et j'ai attendu, car tu ne seras pas fâchée de faire encore cette promenade, n'est-ce pas ? »

Madeleine ne demandait pas mieux. Elle accompagna sa mère chez un de ses fournisseurs. Comme elles revenaient toutes deux, une des modistes qui employaient madame Lemoyne les rencontra et les arrêta. Pendant cette conversation, qui n'intéressait pas Madeleine, elle s'éloigna de quelques pas, attirée par un spectacle qui lui plaisait singulièrement.

C'était le jour du marché aux fleurs sur la place Saint-Sulpice ; et, sous les yeux de Massillon, dont la statue assise se trouve de ce côté de la fontaine, s'étendait la marchandise parfumée. Il n'était pas de passant qui n'accordât un regard à ces fleurs, à ces arbustes, à ces bouquets, et notre petite héroïne tomba littéralement en contemplation devant eux. Tout à coup elle entendit son nom prononcé tout près d'elle, et elle leva les yeux, croyant que c'était sa mère qui l'appelait. Elle reconnut la jeune Anglaise de l'asile.

« Ah ! John, j'en étais sûre, c'est notre petit Réséda, dit la jeune fille en passant sa fine main sous le menton de l'enfant ; que faites-vous ici, chère petite ?

— Madame, je regardais les fleurs.

— Vous les aimez ?

— Oh ! beaucoup, beaucoup, madame. »

Madame Lemoyne, ne s'expliquant pas ce que sa fille pouvait dire à ces étrangers, se rapprochait en ce moment.

« Maman, se hâta de dire Madeleine, c'est madame qui m'a donné les dragées tantôt. »

Miss Hélène et madame Lemoyne se saluèrent. Un regard jeté sur la mère de Madeleine avait fait deviner à la jeune anglaise que, chez cette femme, la pauvreté était doublée de malheurs et de vertu.

« Puisque l'enfant aime les fleurs, madame, dit sir John de son ton flegmatique, permettez-nous de lui en offrir un bouquet.

— Mère, petite mère, dis oui, je t'en prie ! s'écria Madeleine.

— Madame votre mère veut bien, dit miss Hélène ; venez choisir. »

Et, la prenant par la main, elle la conduisit lentement le long du parterre improvisé. Madeleine faisait une courte halte devant chaque bouquet, devant chaque petite caisse verte, et puis elle passait. Les fleurs aux couleurs éclatantes charmaient ses yeux ; mais quand, en se penchant jusqu'à elles, elle reconnaissait qu'elles n'avaient aucun parfum, elle s'en éloignait sans regret. Enfin elle s'arrêta devant un fuchsia dont les grappes tombantes, aux nuances vives et riches, la charmèrent.

« Celle-ci est belle, bien belle et bien gracieuse !, dit-elle.

Et elle se courba.

« Elle ne sent rien, murmura-t-elle désappointée, et cependant je... Ah ! madame, c'est cette vilaine petite plante qui a cette bonne odeur. »

Miss Hélène regarda la plante aux tiges cannelées, au feuillage crépé, aux épis de fleurs jaunes ayant la forme de thyrses, que lui désignait Madeleine, et elle sourit.

« C'est comme dans votre petite chanson de tantôt, dit-elle ; à cette petite fleur, qui n'est pas d'ailleurs si vilaine, le bon Dieu a donné mieux que la beauté.

— Son nom, madame ?

— C'est le vôtre.

— Madeleine ?

— Non. Réséda.

— Alors c'est elle que je choisis, dit Madeleine vivement ; et, comme c'est vous qui me la donnez, madame, je la soignerai bien, ajouta-t-elle avec sentiment.

— Tu abuses de la complaisance de mademoiselle, vint lui dire sa mère ; fais donc ton choix.

— Il est fait, madame, répondit miss Hélène qui appela du geste un domestique en livrée arrêté derrière sir John.

— William, dit-elle quand il se fut avancé, vous allez prendre cette petite caisse et... »

Madame Lemoyne l'interrompt pour l'assurer qu'elle l'emporterait elle-même sans peine ; mais la jeune fille avait

remarqué qu'elle portait déjà plusieurs cartons ; et, quant à en charger les petites mains de Madeleine pendant un bon quart de lieue, il n'y fallait pas songer. Aussi répondit-elle aux objections de madame Lemoyne en lui demandant son adresse.

« J'apprends avec plaisir que nous sommes à peu près voisines, dit-elle gracieusement ; notre appartement se trouve dans la rue d'Enfer, et cela me fait espérer que je pourrai vous rencontrer quelquefois... Adieu, madame ; adieu, Réséda... William, suivez ces dames. »

Miss Hélène, en disant cela, avait repris le bras de sir John. Ils s'éloignèrent tous deux, et madame Lemoyne reprit le chemin de sa maison, tenant par la main Madeleine, qui se détournait sans cesse pour jeter un tendre regard sur la petite plante, à laquelle le pas méthodique et saccadé du porteur imprimait de régulières secousses.

### III

TOUTES ces futiles circonstances, amenées par le hasard, eurent un double résultat. D'abord elles baptisèrent définitivement Madeleine de ce gracieux nom tombé une première fois des lèvres de miss Hélène. Tout ce qui l'approcha connut l'existence de son réséda, l'amour qu'elle lui portait, les soins qu'elle lui prodiguait. Chaque fois qu'on demandait les fleurs à l'asile, elle chantait son couplet, car nulle autre n'aurait eu la prétention de parler comme elle le langage de la petite plante. Ce nom d'ailleurs lui convenait parfaitement. À défaut de beauté, elle avait une grâce innée, irrésistible, et la grâce est à la femme ce que le parfum est à la fleur. Aussi la directrice de l'asile, les enfants de l'asile, les quelques rares habitants de la rue qui la connaissaient, la famille anglaise, sa mère elle-même, ne l'appelèrent plus que Réséda.

En second lieu, ces mêmes circonstances établirent entre miss Hélène et madame Lemoyne des relations qui furent pour la triste jeune femme ce qu'est pendant le sombre hiver un rayon de

soleil. Une indisposition de Madeleine fut le prétexte des premières visites de la jeune fille, et elles se continuèrent de loin en loin. Réséda était en outre priée d'aller partager les jeux de Mary ; mais madame Lemoyne ne faisait qu'à regret et très rarement cette concession à l'amitié de miss Hélène. Mary, idolâtrée par sa mère, était capricieuse, volontaire, entêtée et violente. Elle causait un véritable effroi à Madeleine, qui eût frémi de se trouver seule avec ce démon tapageur sous la loi duquel tout devait déjà plier.

Ce n'était vraiment pas un intérieur très paisible ni très heureux que celui de la famille Barton. Lady Barton était une de ces femmes qui semblent nées pour le malheur de ceux qui leur tiennent de près. Quand sir John l'avait épousée, elle était très belle, très pauvre et paraissait très bonne. Elle ne l'était que par calcul et devant ceux qu'elle avait intérêt à tromper. La loi anglaise, en maintenant le principe de substitution, fait aux filles et aux cadets une position quelquefois très dure. Le père de lady Barton avait laissé des dettes, et son fils aîné, très grand dépensier lui-même, n'accordait à ses frères et à ses sœurs qu'une pension aussi modique que possible. Cette position étroite ne pouvait convenir à l'orgueilleuse miss Charlotte, que le désir de briller dévorait, et elle ne vit, pour en sortir, que la possibilité de faire un riche mariage.

Son éclatante beauté lui attira beaucoup d'hommages, mais des hommages stériles ; car, dans le pays qu'elle habitait, nul n'ignorait que c'était encore la vieille histoire des fleurs dissimulant un abîme. Sir John, aveuglé, séduit par les apparences, y tomba. Il avait agi avec précipitation, et il en fut cruellement puni ; il n'y avait pas de bonheur à espérer avec cet ange si vite transformé en démon. La naissance d'un enfant n'adoucit en aucune façon l'humeur de sa compagne ; il y eut un tyran de plus dans la maison, et ce fut tout. Mary ne fut d'abord qu'un charmant bébé, sur lequel se concentrèrent toutes les tendresses. Mais l'enfant grandit, et la mère, par un amour sans sagesse et sans frein, vint gêner ce qui aurait pu être l'élément de son bonheur domestique. Oubliant devant cet être faible son